

choisir revue mensuelle

Adresse

Rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Tél. : 022 / 42 98 80
Fax : 022 / 42 92 69

Directeur, rédacteur en chef
Jean-Blaise Fellay

Secrétaire de rédaction
Jacqueline Devaud-Déprez

Conseil de rédaction
Marie-Thérèse Bouchardy
Dominique Haenni
Anne-Marie Hidber
Joseph Hug
Jean-Bernard Livio
Albert Longchamp
Eric Monneron
Georges Viredaz

Administration
Marie-José Rupp

Imprimerie
Florina, rue de la Lombardie 4
1950 Sion
Tél. : 027 / 22 14 60

Abonnements
1 an : FS 60.-
Etudiants, apprentis : FS 40.-
CCP : 12-4174-2 "Choisir"
(Association Pierre Favre)
Pour l'étranger :
l'équivalent de FS 64.-
Pour envoi par avion : FS 70.-

Prix au numéro : FS 6.-

EDITORIAL

- 2 **Un visage unique**, par Jean-Blaise Fellay

EGLISE

- 6 **Le besoin d'un salut**
par Théodule Rey-Mermet
- 11 **A Bible buissonnière** (Claude Schwab: "A pleine vie"), par Christian Reist
- 14 **Taizé: la réconciliation par la radicalité**,
par Jean-Blaise Fellay

SOCIÉTÉ

- 15 **Confession d'un chasseur de sectes. Une interview de Jean-François Mayer** par Lucienne Bittar
- 21 **Un défi, le Nouvel Age**,
par Marie-Thérèse Bouchardy
- 26 **Maturité psychologique et croissance religieuse**,
par Marie-Luce Dayar

LETTRES

- 29 **Chesterton, le dernier Chouan**, par Gérard Joulé

ARTS

- 31 **Dieu et diable dans la peinture de Charles Menge**,
par Maurice Métral

A CHOISIR

- 42 **SÉLECTION**
Théologie: l'Eglise dans l'histoire

LIVRES REÇUS

- 44 **CHRONIQUE**
La Croix Vide, par Georges Haldas

ILLUSTRATIONS

Couverture, 7: Willi Stolz. 19: Vincent Murith. 23: Wolf Krabel. 27: Christian Domes. 29: L'Age d'Homme. 33: Charles Menge.

Dieu et diable dans la peinture de Charles Menge

par Maurice METRAL, écrivain, Grimsuat

Dire sa foi par les couleurs et les mots est une forme de prière quotidienne. A Dieu, aux hommes, à la nature, aux choses. Les mots, même exprimés par des personnages, se traduisent en aveux. Et les couleurs en respiration de l'âme. Qui connaît bien une oeuvre apprend son auteur d'autant mieux. Dans ses dévotions. Ses misères, ses humiliations. Son extrême sensibilité.

Pour un peintre, l'acte de foi, visuel et intense, se révèle plus expressif encore. Car une toile va, au coup d'oeil, capter toute l'attention de celui ou de celle qui la contemple. Elle cerne donc une vérité, singulière ou universelle.

L'exemple de Charles Menge constitue, à cet égard, une preuve authentique, irréfutable, de Dieu dans l'artiste. Vain de lui demander s'il croit, ses peintures parlent à sa place. Lui, à la question, ne répondrait que par des mots accentués ou dévalués selon les humeurs du moment. De plus, dans la pudeur, on ne crie ni sa foi ni son amour. On les vit. Et la foi est dans l'amour comme Dieu est dans l'homme.

Charles Menge a aujourd'hui 70 ans. Marié à une Valaisanne du Haut, là où les gens, depuis toujours, sont attachés solidement à leurs traditions. Et toutes leurs traditions vivent, dans une bouleversante fidélité, autour de Dieu. Par les églises, les chapelles,

les reposoirs, les cimetières dans lesquels les vivants, à perpétuité, viennent dialoguer avec les morts. Déposer des fleurs sur la terre fécondée par la mémoire reconnaissante. S'agenouiller auprès d'une croix balisant un carrefour ou illustrant, comme au sommet du Cervin, la victoire de l'homme sur les Alpes. Toujours grâce à Dieu!

Chez Menge, il existe une omniprésence des diverses expressions de sa foi. Partout des clochers, des crucifix. Et cette dualité constante, par l'imagerie superstitieuse, entre Dieu et diable. L'un, invariablement posté aux endroits critiques, à l'affût d'une âme à la dérive; l'autre à proximité, dans une lueur d'espoir.

Je sais donc, avec certitude, que Menge croit. Certes, il croit en l'amour qui a fertilisé sa famille. A son pays qui l'instruit. A ses doutes, ses désenchantements. Mais, plus loin que son épouse, que ses trois enfants, ou peut-être à travers eux, il croit en Dieu. Aucune autre voie, dans ses quêtes profondes ou ses allégories, ne l'habite avec autant de force ou ne l'interpelle avec une telle âpreté. Je ne sais d'artiste plus sensible que lui pour tout ce qui compose un environnement humain. L'âge écoute les âmes avec un plus grand détachement pour ce qui, dans notre paysage terrestre, se révèle fugitif et mortel. Ce qui l'émerveille concerne l'immortalité du

renouvellement: les saisons qui se recréent d'elles-mêmes. Comme cet oignon devenu fleur et qui retombe dans l'inertie avant de façonner une nouvelle corolle. Autre source de ravissement: les arbres qui meurent à l'hiver et renaissent au printemps. Les feuillus. Et les autres, les résineux, qui détiennent le secret des siècles, et même, pour certains d'entre eux, celui des millénaires. L'arbre né avant la venue du Christ...

Le chapelet est là, entre les mains. Il témoigne d'une pensée, d'une contrition. Dieu dans un jardin public! Au milieu des filles pulpeuses et sensuelles, la présence d'un enfant et, sur l'arbre proche, l'espérance d'un fruit. Complicité instinctive entre ce qui naît, dans la fragilité et l'innocence, et ce qui mûrit dans la frivolité et la concupiscence.

Noce à Savièse

Dans sa *Noce à Savièse*, vaste et grouillante de vies, on aperçoit la matrice d'une maison, coupée par la moitié. Les gens festoient au rez-de-chaussée. Le silence à l'étage... Une femme, au second. Elle s'occupe d'une lampe. Comme d'un enfant. Autre symbole: à cette noce onirique, tout le village participe. La fanfare, les mulets, les vaches, à l'étable ou à l'abandon, et même ce satané bouc qui, ô suggestive présence!, apparaît un peu à la diable chez Menge, comme pour signifier que l'encens du haut a toujours un revers: les remugles du bas... Le bouc, comme le corbeau, la chouette ou le squelette humain sont souvent associés à des chaînes. Enfer ou purgatoire... Il transparaît, en effet, une puissance du mal, dans l'oeuvre de Menge, plus forte que l'émergence du bien. Parce que c'est le mal qui possède, qui travaille pour détruire ce qui, en l'homme, génère le bien, le beau, le vrai, le sain.

Même dans sa *Bacchanale*, où toutes les femmes sont nues ou se dévêtent, dans un embrasement obsessionnel de luxure débridée, il se trouve une décence pour jouer de la harpe. Et des oiseaux fantastiques, comme des indulgences plénières, pour

souligner que le plaisir est, à la fois, un don de Dieu et une jouissance diabolique...

Il ne cesse de courtiser la malice

La vigne se substitue à une autre matrice. Elle enveloppe la maison de l'artiste, lequel aperçoit dès lors les ceps alignés de l'hiver, puis les pampres poétiques et, enfin, les fruits de la vendange. Autour de ce long cheminement de l'année, Menge raconte à sa manière les hommes, les femmes, les enfants, les bêtes, les outils. Il a tout vu, tout entendu, des gens et des objets dans leurs ferventes et laborieuses épousailles sur les schistes rétifs ou les tablards abrupts. Il a compté, à la brassée, les échals. Enflammé dans ses yeux des moissons de sarments morderés. Il a inventorié, sans en rompre la peau fine, le grain du raisin par la seule transparence obtenue à la lumière. Ainsi que l'on procède, aujourd'hui, en médecine, pour explorer et expertiser la vie avant la vie. Ce que Menge cherche, dans la grappe gorgée de pulpe, ce sont les entrailles, intimes, d'une existence magique. Pour lui, avant de vagir ou de bouillonner dans le tonneau, le vin écrit déjà son destin dans le cep, dans les sarments mouillés de sève. Le printemps des heures. L'été des jours. L'automne des années. L'hiver des contes... et des comptes!

Le beau, dans la peinture de Menge, c'est le travail. Cette incessante procession qui va vers la terre aussi bien pour détacher la vie que pour y déposer la mort. Grandeur d'une servitude, ponctuée de joies fugaces, afin de graver le devoir dans une oeuvre de prière et de chair. De coutumes vénérées ou de trahisons perpétrées.

Menge n'a jamais dissimulé ses fantasmes. Au contraire! Il les exorcise dans les sous-bois où il se repaît, par la méditation, d'une sérénité recouvrée. Non qu'il soit devenu sage, lui qui ne cesse de courtiser la malice; mais il sait, à présent, que les hommes ont besoin de Dieu s'ils veulent découvrir la paix du coeur. Au vrai, tout ce qui meurt l'attriste parce que, dans la mort des autres, des



Menge: *Le Château en hiver.*

objets ou des paysages, il y a déjà comme un peu de sa propre vie qui s'en va... Se demande-t-il ce que, outre-tombe, il peindra, en pénitence ou en récompense? Il aura, en tout cas, son oeuvre en plaidoyer. Tous ces taillis disparus, ces roseaux piétinés, ces étangs asséchés qu'il a immortalisés. Toutes ces façons de vivre et d'aimer, de travailler et de prier qu'il a évoquées et qui ne sont plus que des souvenirs... Lui, l'artiste, aura participé à ce monde de naguère qui faisait les saisons plus belles et qui respectait la terre comme une source de vie et non, hélas, comme une pépinière de devises...

Quand Menge prétend que ses toiles sont des parts d'éternité, il poétise. Evidemment! Mais quand il avoue que ce sont, en fait, des morceaux de Dieu, il se définit plus vrai qu'il ne se croit. Parce que Dieu l'inspire. Il Le sent en lui. Jusqu'aux bouts des doigts. Il Le sent

même dans ses jouissances secrètes. Tellement l'ivresse, elle aussi, réfléchit Dieu, bien que les humains ne se ressouviennent, souvent, de Lui, qu'à l'épreuve de la souffrance ou de la misère... Là où les cimetières reconduisent les hommes à Ses genoux... Là où, en deuil d'orgueil démesuré et de vanité veule, même l'argent ne parvient plus à étancher les pleurs et encore moins à calmer une douleur.

Aujourd'hui, Menge pleure sans retenue. Comme il rit. Il pleure même dans son rire. Comme dans ses calvaires. Il sait qu'une belle âme, chez un artiste, est celle qui cherche une éternité à semer, pour mieux s'aimer dans ce laps de temps si court qui nous est octroyé, l'espace d'une vie...